

Théodore Nicoué Lodjou Gayibor

Des bâtisseurs du Togo



Biographies de quelques ancêtres,
héros et précurseurs de l'histoire nationale



KARTHALA

DES BÂTISSEURS DU TOGO

*Biographies de quelques ancêtres, héros et précurseurs
de l'histoire nationale*

Mes remerciements au Deutscher Akademischer Austausch Dienst (DAAD) [Programme allemand d'échanges académiques] qui m'a permis d'effectuer un séjour de trois mois de recherches (1^{er} juin au 31 août 2011) à l'Institut Leo Frobenius de la Goethe-Universität de Frankfort, où la sollicitude du professeur Hans Peter Hahn et de Madame Völker, la secrétaire de l'Institut, me facilita grandement la tâche.

Couverture : Montage Simon Gléonec

- À droite en haut : stèle commémorative d'Aja Kpoyizoun.
- Photos alignées de droite à gauche : mégalithes à Tado ; portrait présumé d'Assiongbon Dandjin de Glidji ; Félix Fransisco de Souza; Lawson II entouré de ses notables ; pierre tombale de Nabiema Bonsafo de Mango ; la mosquée de Mango.
- En bas, au centre : Ouro Djobo Boukari de Paratao (Sekodé).

Théodore Nicoué Lodjou Gayibor

Des bâtisseurs du Togo

*Biographies de quelques ancêtres, héros et précurseurs
de l'histoire nationale*

Éditions Karthala
22-24 boulevard Arago
75013 PARIS

En hommage à Yves PERSON (1925-1982)



Portrait de Yves PERSON par son fils Joël Person

Sommaire

INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE I: AUX ORIGINES DE L'UNIVERS AJATADO, TOGBUI-ANYI	15
CHAPITRE II: METO AWOUSSAN ET HOUESSO AGBO, DES HÉROS MÉCONNUS DE L'HISTOIRE DES XWLA.....	57
CHAPITRE III: AGOKOLI, LE MAL-AIMÉ.....	81
CHAPITRE IV: GRANDEUR ET DÉCADENCE DES BÂTISSEURS DU GENYI.....	121
CHAPITRE V: MONTÉE EN PUISSANCE DES OLIGARQUES DE PETIT-POPO ET DÉCLIN DU ROYAUME	167
CHAPITRE VI: OURO-DJOBO BOUKARI: LE ROI-DIEU DE PARATAO	197
CHAPITRE VII: LA TRAGÉDIE DE MANGO: L'ASSASSINAT DE NA BEMA ASABIÈ, FÈME DES ANOUFOM	217
CHAPITRE VIII: AJA KPOYZOUN OU LA FIN D'UNE ÉPOQUE.....	239
CONCLUSION	263
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	265
TABLES.....	283

Introduction

*Un peuple sans culture,
est un arbre sans racines.*

La genèse de ce livre part d'un étonnant constat : à ce jour, aucune artère des grandes villes du Togo, aucune rue, aucune ruelle, aucun sentier, aucune piste des campagnes togolaises, aucune institution, aucun immeuble, aucun monument ne portent le nom de l'un quelconque des héros qui ont forgé l'histoire des peuples occupant le territoire de l'actuel Togo au cours des siècles qui ont précédé la période coloniale¹. Une situation pour le moins paradoxale quand on sait l'usage que les voisins limitrophes du Togo – le Bénin, le Ghana et le Burkina Faso – ont fait et font quotidiennement de ce véritable fonds de commerce.

« Tout peuple est fier de son passé dont il s'enorgueillit quand on lui narre les hauts de ses ancêtres ; si bien qu'un peuple sans passé, est un peuple sans âme, qui a perdu un bien inestimable », dit un vieil adage des peuples du Sud-Togo. L'histoire, c'est la mémoire des peuples. Elle sert de miroir qui renvoie son passé à l'individu, un passé – souvent déformé certes – mais dans lequel il puise des raisons d'exister et de continuer le long et difficile chemin de la vie jalonné d'épreuves parfois ardues, qu'il est obligé d'affronter.

Savoir d'où l'on vient, quels ont été les exploits – ou les bassesses, pourquoi pas ? - de ses ancêtres, permet à l'individu de se situer par rapport à ce passé dans le présent qu'il vit ou qu'il subit, et de mieux affronter un avenir souvent incertain. Un individu privé de son passé devint un amnésique incapable de s'orienter dans le présent et de se prémunir contre les dangers d'un avenir hostile, parce que sans repère.

1. Ce n'est qu'en février 2013, à l'occasion du centenaire de la mort en déportation au Gabon, du roi de Tado, Aja Kpoyizou, qu'à l'initiative d'une ONG locale et du Département d'Histoire de l'Université de Lomé, fut érigée à Tado une stèle commémorant cet événement.

Le contexte

La célébration du cinquantenaire des indépendances africaines a offert aux historiens du continent une occasion de porter un regard critique sur le bilan de ce demi-siècle de désillusions pour ceux qui ont cru voir dans ce changement de statut politique une véritable opportunité d'innovations créatrices au service d'un monde meilleur. Beaucoup y ont cru, qui ont vite déchanté devant la force des habitudes engendrées par cinq décennies de mauvais choix stratégiques de développement, bloquant toute rupture véritable d'avec le système colonial. Dans l'euphorie des mutations prévisibles, certains pères fondateurs de l'indépendance africaine ont cru avoir désormais les coudées franches pour appliquer une politique d'intérêt national, oubliant le dessous des cartes dont les mécanismes étaient toujours aux mains des anciennes métropoles. Ils l'apprirent vite à leurs dépens, tel Patrice Lumumba ou Sylvanus Olympio, ce dernier assassiné lors d'un coup d'État, le tout premier en Afrique, le 13 janvier 1963. Le Togo ouvrit ainsi le bal lugubre des coups de force, au total près de 270 coups d'État ou tentatives de putsch entre 1960 et 1990, sur le continent noir. Pour qui connaît les effets dévastateurs induits par ces coups, c'est largement suffisant pour plomber de manière durable les bases du développement.

Au Togo, après ce drame, au motif d'une inégale répartition des investissements au cours de la période coloniale, les nouveaux dirigeants appliquèrent quelques années plus tard une politique de préférence régionale, aussi bien dans les discours – officiels – que dans les actes, en promouvant les personnels et cadres issus de la zone déshéritée au détriment des autres régions géographiques, souvent sans considération de compétence.

Dans la foulée, vint la période des partis uniques et de la personnalisation du pouvoir pendant laquelle les idéologues insistèrent sur la nécessité pour toutes les individualités de se fondre dans un creuset commun pour que se réalisent les grands projets de développement, une panacée supposée ouvrir les portes du décollage économique à l'Afrique. Au Togo, cette politique se traduisit dans les faits par le bannissement de toute référence à l'histoire antérieure au coup d'État de 1963, les seuls éléments retenus de cette période étant les luttes politiciennes entre clans et partis rivaux, peu soucieux, selon les discours officiels, du bien-être de la population. Pire, à l'instar du Zaïre du maréchal Mobutu dans les années 1980, les stratèges du régime imposèrent une politique dite d'authenticité qui se traduisit dans les faits par l'abandon des prénoms chrétiens et surtout l'adoption et la pratique généralisée de « *l'animation politique* » dont les responsables orchestraient des grands-messes au cours desquelles des chansons à la gloire du chef de l'État et de sa politique « salvatrice » étaient scandées ; une pratique qui fut imposée dans tout le pays au détriment de la richesse culturelle des peuples, tuant ainsi le fonds culturel national. Malgré une généralisation des festivités

régionales annuelles, parfois créées de toutes pièces pour célébrer la richesse culturelle de chaque ethnie, le côté artificiel de ces manifestations au cours desquelles le protocole officiel prenait le pas sur les rites culturels était si évident que peu de gens s'y intéressaient en réalité.

C'est ainsi que, pendant quarante ans, bien des générations d'élèves togolais ne connurent l'histoire et la culture de leur pays qu'à travers le prisme déformant d'une caricature du passé. De l'histoire d'avant la colonisation, hormis quelques extraits d'un ouvrage d'histoire écrit par un ancien administrateur et qui étaient enseignés aux élèves, rien n'était connu. Et d'ailleurs le culte du seul « guide de la nation » n'autorisait aucune référence à un passé qui aurait pu lui porter ombrage. Dans le même temps, dans les pays limitrophes, l'État rendait officiellement hommage aux héros nationaux, fondateurs d'empires ou résistants aux guerres coloniales comme Oséi Tutu et Prempeh – au Ghana – ou Béhanzin, Bio-Guerra et Tofa – au Bénin-. Les commémorations des anniversaires de naissance, de décès, voire de défaite devant les troupes coloniales² de ces héros donnent habituellement lieu à de grandioses manifestations au cours desquelles les chefs d'État n'hésitent pas à se déplacer pour porter au peuple leurs messages de fierté nationale devant le sacrifice de ceux qui ont façonné la nation.

L'espace aujourd'hui togolais n'a certes pas connu de grands et puissants États précoloniaux comme ses voisins. Mais il a eu ses heures de gloire dont les héros sont bien vivants dans la mémoire collective de leurs ethnies respectives ou de leurs régions d'origine. La politique officielle d'ostracisme envers cette histoire populaire a rendu les Togolais orphelins de leur passé ; un passé qu'il faut leur restituer, pour servir de rampe de lancement à un nationalisme qui, par ailleurs plombé par la politique de préférence ethnique ou politique pratiquée par le groupe dominant, peine à décoller.

Cette redécouverte du passé, prélude indispensable à l'acquisition d'une culture nationale, passe nécessairement par une meilleure connaissance des personnages illustres qui jalonnent l'histoire des peuples aujourd'hui togolais, personnages restitués dans leur contexte avec le souci de les faire revivre dans leur univers tel que le conçoivent certes les gardiens de leurs traditions, mais à l'aune des documents, quand ils existent. La rigueur de l'historien doit parfois s'effacer devant le verbe du peuple qui mythifie ses héros à travers de fabuleuses sagas. L'Iliade et l'Odyssée, on ne le sait que trop, ne sont que des chants héroïques transcrits par Homère. Ils demeurent néanmoins la base de la civilisation actuelle de l'Occident. L'épopée de Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans qui, du fond de la campagne française à Domrémy, entendit des voix lui commander d'aller sauver la France, est

2. C'est notamment le cas en Guinée où l'outrage de la reddition de Samori, un certain 28 septembre 1898, sera lavé par le « non » des Guinéens au référendum organisé par la France le 28 septembre 1958. Le 28 septembre sera retenu et célébré comme date anniversaire de l'indépendance de ce pays.

bien présente dans l'historiographie française et, pour ceux qui l'oublieraient, l'Extrême-droite se charge de rappeler cette aventure à la mémoire collective de ce pays par des manifestations hautes en couleur chaque année, le premier mai, à l'occasion de la fête patronale de ce personnage. Des héros de cette stature, toutes les nations en connaissent. Le patriotisme et la fierté nationale des enfants se construisent et se nourrissent à la lumière des exploits de ces héros indestructibles, racontés par les enseignants des écoles maternelles et primaires. L'historien devra s'effacer, dans un premier temps, devant cette glorification des héros, aux fins de la construction d'une fierté nationale, avant de prendre possession de la légende pour en fixer les éléments historiques. Pourquoi en priver certains peuples ?

Certes, la construction nationale est une aventure qui s'élabore patiemment au gré des siècles. Le Togo, ainsi que la majorité des États africains modernes, étant constitué d'un agrégat d'ethnies par la seule volonté des chancelleries occidentales à la fin du XIX^e siècle, le sentiment national commençait à peine à naître dans les années 1960, après environ trois quarts de siècle de vie commune. Les premiers dirigeants africains n'ont malheureusement pas su capitaliser l'immense espoir, l'immense enthousiasme des foules, fières d'une liberté retrouvée certes dans des frontières artificielles, mais prêtes à s'investir résolument dans l'aventure d'une véritable construction nationale. Le consensus, l'adhésion populaire sans cesse renouvelée dont parle Renan au sujet de l'idée de nation, était là. Il suffisait de faire jaillir l'étincelle salvatrice pour que les nations africaines, par un formidable raccourci, deviennent une réalité de nos jours. Pourquoi et comment ces dirigeants ont-ils failli ? Les exégètes, les politologues et autres experts auront beau décortiquer les raisons d'un tel gâchis, le constat est amer. Après cinquante ans d'indépendance, un grand nombre d'Africains ont perdu leurs repères culturels et sont à la recherche de nations introuvables.

Reconstituer le léger assemblage détricoté par cinquante ans de mauvais choix des dirigeants ne sera pas chose aisée. L'observateur attentif de la société qu'est l'historien peut cependant y contribuer modestement, en portant à la connaissance du public des éléments du passé désormais commun aux citoyens d'un même pays. Un rêve que les historiens togolais tentent de concrétiser depuis les années 1990 à travers la publication d'une trentaine d'ouvrages historiques ou à caractère historique, regroupés dans trois collections, dont *Les Chroniques anciennes du Togo*, qui rééditent des ouvrages rares ou inédits sur le Togo – souvent enrichis d'annotations et de commentaires des historiens – et la collection *Histoire du Togo*, qui vient de rééditer en 2011 une *Histoire des Togolais* en quatre tomes.

Les objectifs de l'ouvrage

Faire redécouvrir aux Togolais l'histoire des personnages illustres qui ont jalonné le passé des différents peuples qui forment le Togo d'aujourd'hui est l'objectif majeur du présent ouvrage qui reconstitue, dans la mesure des informations disponibles, la biographie de ces personnages, en privilégiant néanmoins le contexte politique dans lequel ont évolué ces héros. L'auteur aurait souhaité, tout en étant attentif à la rigueur historique des faits présentés, donner largement la parole aux descendants de ces ancêtres apicaux dont les exploits constituent le socle de la société qu'ils ont fondée, avant de restituer les faits dans leur contexte historique. Malheureusement, les pratiques coloniales et post-1960 ont laminé le souvenir de ces héros fondateurs de dynasties, de clans ou de lignages dans la mémoire collective de leurs descendants. C'est ainsi que les deux derniers de ces personnages, disparus du fait de la violence de l'occupation coloniale en voulant s'opposer aux envahisseurs, sont à peine reconnus chez eux. Seul demeure du sacrifice du fèmè Na Bièma Asabiè, assassiné par un lieutenant allemand en 1896, une tombe anonyme signalée par une pierre dans un cimetière musulman. A Tado, on privilégie une légende dorée à la dure réalité de la déportation et de la mort en exil de l'Anyigbafio Kpoyizoun dans les premières années du xx^e siècle. Ses descendants directs – les seuls qui se souviennent de son nom – préfèrent croire qu'il fut déporté aux Antilles où il mena une vie dorée et eut une descendance métisse dont on attend le retour au bercail comme les Juifs qui continuent d'espérer la venue du messie.

La méthodologie

Comment s'est opéré le choix de ces héros fondateurs sur lesquels s'est portée l'attention de l'auteur ?

Les bornes chronologiques de cette restitution partent de la mise en place des populations – donc du temps des origines – jusqu'au début de la colonisation. On aurait pu croire que ce vaste champ chronologique verrait des centaines de héros surgir ici et là. Il n'en est en fait rien. La majorité des peuples occupant l'espace aujourd'hui togolais étant organisée sur le mode lignager, leur histoire sort rarement du cadre villageois ou strictement régional et leurs ancêtres apicaux, peu connus, n'ont pratiquement laissé aucun souvenir. Le choix s'est donc naturellement porté sur les ancêtres-fondateurs bâtisseurs de royaumes, peu nombreux en réalité, dont le souvenir perdure dans la mémoire collective de leurs descendants, souvent déformé, il est vrai, mais encore vivant dans la culture et à travers le culte qui leur est parfois rendu. Un autre critère de sélection, qui vient parfois conforter le premier, est le contact avec les Européens, à compter du xv^e siècle. Dès

les premières relations portugaises, on relèvera une abondante documentation, malheureusement souvent difficile à décrypter en raison de la difficile jonction entre ces témoignages écrits et les sources orales, notamment en ce qui concerne le royaume xwla, dans la zone côtière, à cheval sur le Togo et le Bénin modernes. À compter du xvii^e siècle, cette documentation écrite devient essentielle pour la reconstitution de la vie et de l'œuvre de la plupart de ces héros dans la zone côtière.

Nous avons finalement retenu sept héros fondateurs. Cette sélection commence à Tado avec Togbui Anyi, l'ancêtre mythique fondateur du royaume aja de Tado au xii^e siècle du second millénaire et se clôt avec Aja Kpoyizoun, du même royaume, résistant à l'occupation française et mort en déportation au Gabon en janvier 1913. Entre ces deux symboles du même État dont l'histoire recouvre la majeure partie du sud du pays, il y a eu d'autres personnages historiques comme Meto Awussan du royaume Xwla d'Agbanakin, Foli Bebe du Genyi ou royaume de Glidji, Ouro Djobo Boukari du royaume tem de Tchaoudjo³. Agokoli, le héros culturel des Ewe, occupe une place toute spéciale dans l'histoire du peuplement de la région méridionale du Togo et du Ghana. Assiongbon Dandjin, un conquérant intrépide, déserta la cour du roi Agadja du Danhome alors en pleine expansion, pour occuper le trône du Genyi qu'il porta à son apogée au milieu du xviii^e siècle. Latevi Awokou de Petit-Popo sut profiter de la traite négrière atlantique pour fonder la dynastie des Lawson. Avec Na Biema Asabiè, souverain des Anoufo de Mango, nous entrons dans l'ère des conquêtes coloniales ; il fut assassiné par un jeune lieutenant allemand lors de l'occupation de son territoire en 1897.

Les sources traitant de la biographie de ces personnages sont rares. En effet, les seuls détenteurs des informations relatives à la vie et l'œuvre de certains de ces héros sont des traditionnistes, ces archives ambulantes dont parle l'humaniste malien Hampaté Ba. Or plusieurs études ont démontré que le degré de fiabilité du savoir de ces gardiens du verbe est fonction non pas nécessairement du temps, mais souvent aussi de l'intérêt du personnage pour ses descendants actuels. Ce savoir peut donc parfois, et dans certaines circonstances, être manipulé – ou plutôt remanié – selon les intérêts du moment. Il appartient par conséquent à l'historien de bien s'imprégner des réalités du milieu avant de s'y aventurer (Gayibor 2011). Ces informations orales peuvent cependant être utilement complétées par des archives de la période de la traite négrière ou de la période coloniale. La traite atlantique fut en effet à l'origine de la désintégration du royaume d'Accra dont est issu le Genyi, fondé par Foli Bebe dans les années 1680. Les archives des compagnies négrières de la deuxième moitié du xvii^e siècle ainsi que les ouvrages de Bosman (1705, 1967), Barbot (1688, 1732), Isert (1793, 1989), Dalzel

3. Personnage mal connu, car peu étudié ; les archives allemandes de la période renferment cependant des informations sur ce souverain.

(1793, 1967) et de bien d'autres auteurs, donnent en détail les raisons de la débâcle du royaume d'Accra devant ses ennemis akwamu – un peuple akan de l'hinterland de la Côte de l'or – et de l'exil de quelques princes vaincus vers l'est où ils édifièrent un nouveau royaume. Les exploits d'Assiongbon Dandjin – Schampo, Schampa, dans la plupart des documents européens du XVIII^e siècle –, sont bien connus, tout comme le personnage de Latevi Awokou, mentionné dans plusieurs rapports, notamment britanniques, de la fin du XVIII^e siècle⁴. Djobo Boukari, rénovateur du Tchaoudjo dans la seconde moitié du XIX^e siècle, a préféré collaborer avec l'occupant allemand pour sauver sa tête et son royaume ; ce qui ne l'empêchera pas d'être destitué quelques années plus tard par les nouveaux maîtres du territoire, ceux-là mêmes qui n'hésitèrent pas à abattre froidement le fèmè Na Bièma Asabiè qui ne voulait pas jouer le jeu de l'occupant. Aja Kpoyizoun fut enfin une victime collatérale de la défaite de Gbéhanzin, son royaume, très proche historiquement et politiquement de celui d'Abomey, ayant été détruit dans la foulée. Les archives européennes (allemandes, françaises et britanniques) renferment ainsi moult informations sur les souverains qui s'opposèrent à l'occupation coloniale.

On l'aura compris, la quête de la documentation fut délicate et nécessairement incomplète dans la reconstitution de la biographie de ces héros mythifiés qui furent à l'origine de la mise en place des populations. À partir du XV^e siècle, la rencontre avec les négriers européens sur la façade atlantique du golfe de Guinée permet, par le biais des rapports, journaux de bord des négriers et récits d'aventuriers, de glaner des informations écrites – pas toujours fiables – mais qui autorisent cependant une meilleure connaissance de ces personnages. À la fin du XIX^e siècle, des rapports mieux fournis abondent de détails sur ceux que les colonisateurs ont combattus.

Tous ces personnages sont en réalité déjà connus à travers plusieurs travaux de recherche⁵. Malheureusement, ce savoir n'a jamais quitté le monde académique pour s'imposer aux responsables de l'École togolaise comme des pièces maîtresses dans la construction d'une identité nationale. Ils sont donc, sinon tous, du moins pour la plupart, absolument inconnus de grand public qui, il est vrai, est en général peu porté à la lecture car n'ayant pas été poussé à s'intéresser à la culture par ceux qui sont en charge d'un secteur aussi vital dans l'évolution d'un peuple.

L'intérêt du présent ouvrage est de réunir tous ces personnages et d'en faire les héros fondateurs de la nation togolaise. Cette liste n'est évidemment pas exhaustive et son exemple doit susciter des réactions du citoyen lambda qui, piqué au vif de ne pas y trouver tel ou tel autre personnage historique

4. Voir notamment les archives de Thomas Miles (1789-1796) relatives aux activités de la factorerie anglaise de Popo.

5. Voir notamment les travaux du professeur B. Tcham et de J.-C. Barbier sur les Anoufo et les Tem dans la bibliographie en fin d'ouvrage.

reconnu comme important dans telle ou telle région, pourra prendre l'initiative de le faire savoir en fournissant les éléments permettant de reconstituer la bibliographie de son héros. Ce sera l'une des façons les plus constructives et les plus enrichissantes de compléter cette liste afin que les Togolais s'approprient l'histoire du territoire aujourd'hui togolais.

Des héros fondateurs, on n'en trouve pas toujours dans toutes les régions, particulièrement au sein des groupes de populations organisés sur le mode lignager, là où les structures socio-politiques n'ont pas favorisé l'émergence de tels personnages, la priorité étant donnée aux classes d'âges au détriment de l'individu. Mais les résistances les plus fortes à l'envahisseur colonial ont été l'apanage de ces sociétés. On n'aurait donc pas de mal à exalter la fibre patriotique des jeunes et des moins jeunes à travers cette histoire.

Le danger du procès d'intention est pourtant réel. Pourquoi avoir choisi plus de personnages du « Sud » que du « Nord » ? Pourquoi ceux-là et pas d'autres ? Que l'on ne se fourvoie pas. L'unique intention de l'auteur est de faire œuvre utile ; une œuvre qui doit sans cesse être revue et complétée, et dont la portée didactique ne doit pas être occultée en aucune façon.

Notre vœu le plus ardent est par conséquent que les autorités de tutelle du ministère de l'Éducation nationale puissent y trouver de quoi nourrir le nationalisme de la jeunesse togolaise en jetant les bases de l'éveil d'une véritable conscience nationale, à travers une meilleure connaissance des héros fondateurs d'une « nation » togolaise, aujourd'hui introuvable.

CHAPITRE I

AUX ORIGINES DE L'UNIVERS AJATADO, TOGBUI-ANYI

*«À l'origine, Dieu partagea le monde entre deux frères
qui fondèrent l'un Oyo et l'autre Sado»¹.*

L'histoire des premiers siècles de l'aire culturelle que nous dénommons ajatado² ne saurait, dans l'état actuel des recherches, être dissociée de celle du monde yoruba.

Les populations habitant ce territoire, hormis quelques inclusions allochtones, furent en effet profondément influencées par la culture yoruba³, qui se diffusa dans la région à partir du ^{xii}e siècle.

1. Le mythe cosmogonique

Aux origines de l'histoire du peuplement originaire d'Ifè, se trouve le mythe d'Oduduwa, leur ancêtre apical mythique aux allures de démiurge.

1. Ce vieux mythe aja, qui traduit bien les liens inextricables entre les Yoruba et les Aja, est réaffirmé dans la géomancie de Ifa (d'origine yoruba) où il est question de deux royaumes primordiaux : Oyo et Aja.

2. L'aire ajatado recouvre un territoire courant de la Volta à l'ouest, au Yéwa à l'est. Au sud, l'océan Atlantique lui sert de frontière. Il s'enfonce vers l'hinterland, sur une distance variable de 150 à 200 km.

3. Ethnonyme d'origine hawsa (Johnson 1921 : xix), utilisé sous la forme « *yarriba* » pour désigner le peuple de l'empire d'Oyo, il fut repris par les explorateurs britanniques qui en généralisèrent l'usage, pour englober tous les groupes de population se réclamant originaires d'Ifè. Il faut pourtant remarquer que les peuples ainsi désignés savaient faire la différence entre eux : « A Lagos, note le missionnaire Bouche (1885 : 313), nous sommes dans le pays que les voyageurs et les géographes anglais, après les Arabes [entendez les Hawsa mulmans], appellent Yarriba ou Yorouba. Les indigènes se nomment eux-mêmes Nagos. Quelquefois, il est vrai, on les entend parler de Yorouba, mais ils ne désignent sous ce nom que la partie la plus septentrionale [entendez le domaine de l'ancien empire d'Oyo] des pays Nagos ». Au cours d'une récente manifestation culturelle qui réunit à Savè (Bénin) – du 14 au 16 mars 2012 – les divers groupes se réclamant de l'héritage d'Ifè et d'Oyo, il fut décidé de désigner l'ensemble de ces communautés par le mode de salutation « *Ekaro-Ejirè* », présent dans tous les parlers yoruba. Pour la commodité de l'exposé, tous ces peuples originaires d'Ifè seront désignés sous l'ethnonyme yoruba dans le présent ouvrage.

La cosmogonie yoruba rapporte ainsi qu'aux origines des origines, l'univers était une sorte d'Océan primordial, une masse informe recouverte d'eau. Pour créer la terre, Dieu envoya une délégation de seize «*oye*» : les immortels, conduits par Obatala⁴, à qui il remit cinq pièces de fer, un peu de poussière de sable noué dans un linge blanc et un poussin. Oduduwa faisait aussi partie de la délégation. A partir de là, les récits divergent. L'un des plus répandus dispose qu'au cours de son voyage, le groupe descendit du ciel vers la surface de l'Océan primordial et aperçut un palmier en plein centre de l'univers. Il fit halte au sommet du palmier ; on fit du vin de palme et tout le monde s'en régala. Mais Obatala but plus que de coutume et s'enivra. Oduduwa en profita pour s'emparer des regalia. Les cinq pièces en fer furent disposées sur la surface de l'eau, le linge blanc contenant la poussière de sable dénoué sur le fer et le poussin déposé sur le sable. Le poussin se mit à gratter le sable qui s'éparpilla, laissant ainsi apparaître peu à peu la terre ferme. Le groupe descendit du palmier et s'installa sur place : c'est Ilé-Ifè⁵, la ville « sainte » des Yoruba, considérée comme le centre de l'univers. Oduduwa, à l'origine de ce prodige, devint roi⁶. A sa mort, son fils Okanbi prit le trône ; mais il mourut bientôt, laissant derrière lui sept enfants qui devinrent les ancêtres éponymes des sept grandes ethnies yoruba. Ils se partagèrent l'héritage paternel qui donna en jouissance au benjamin⁷, Oloupopo, le territoire ajatado. Selon les historiens yoruba, la survenue de ces événements se situerait entre le X^e et le XIV^e siècle au plus tard. D'Oyokoro, l'ancienne ville d'Oyo⁸, fondée par Oranyan ou son successeur, d'autres groupes de Yoruba émigrèrent vers d'autres horizons. C'est ainsi que Togbui-Anyi atteignit Ketu, puis finalement Tado où il s'installa pour de bon.

Que retenir de cette saga ?

Cette dispersion des « petits-fils d'Oduduwa » traduit sans aucun doute le vaste mouvement migratoire qui affecta notre région au début de ce millénaire à la suite d'une importante évolution démographique. Il n'est pas impossible que ces sécessions aient été essentiellement dues à des conflits

4. Encore dénommé Orisa Nla ou Orisa Alase selon les traditions.

5. Litt. : *la maison de la dispersion* ; sous-entendu de la poussière de sable qui donna naissance à cette ville ; ou, selon une autre version, à la dispersion des Yoruba. En effet la tradition populaire affirme que la grande dispersion des Yoruba, qui survint de cette cité, aurait eu lieu sous les petits-fils de Oduduwa qui s'égaillèrent dans toutes les régions environnantes, y créant toutes les structures étatiques yoruba connues.

6. Le principal message de ce mythe – mais non l'unique –, hors des artifices narratifs propres à la culture yoruba, semble être le suivant : contrairement à la tradition populaire qui insiste sur la prééminence des Yoruba à Ifè, une population plus ancienne, représentée par Obatala, aurait sans doute occupé les lieux avant la migration des Yoruba conduits par Oduduwa, qui devinrent les maîtres du pays (Ikime 1980 : 122).

7. En fait l'avant-dernier, le benjamin étant Oranyan, l'ancêtre des Yoruba d'Oyo.

8. A ne pas confondre avec l'actuelle ville d'Oyo, au sud, Oyokoro ayant été détruite par les Peuls d'Ousman dan Fodio en 1835.

au moment des successions dynastiques, comme souvent observé dans l'aire yoruba-ajatado.

Par ailleurs, les résultats des recherches archéologiques, à travers les datations de divers vestiges exhumés (notamment la céramique), ainsi que l'étude des listes dynastiques, permettent de situer ces événements au VIII^e ou au XI^e siècle. La dispersion des petits-fils d'Oduduwa, abondamment signalée par les traditions yoruba, aurait eu lieu au cours du IX^e siècle, et la fondation d'Oyo et Ketu au plus tard au XI^e siècle, en raison des avatars des diverses migrations dans ce milieu forestier, et l'installation du groupe de Togbui-Ayi à Azanmè au XII^e siècle.

A son arrivée à Azanmè, Togbui-Anyi trouva sur place deux groupes de populations qui y cohabitaient : les Alu, présumés autochtones, détenteurs des secrets de la forge, et les Azanu, venus d'un « nord » demeuré jusqu'à présent indéterminé, mais que Pazzi (2012) identifie à l'ancien site des environs de Djenné, Jenne-jeno, transcrit Janni ou Dzanni⁹. Le groupe des Siko, présenté comme le lignage majeur des Azanu, ferait partie « du peuplement archaïque alu, et ne réside pas à Alu mais occupe, au cœur du quartier Dome, un lieu dénommé Adzame (les gens de Dza) » (Pazzi 2012, I : 108). Dome étant le quartier royal fondé par Togbui-Anyi, du coup Azanmè serait postérieur à ce dernier quartier. Pour résoudre cette apparente contradiction, il avance l'hypothèse selon laquelle le lieu de rencontre entre les Siko et Togbui-Anyi ne serait pas Azanmè, mais plutôt Kpeyi, haut-lieu des travaux de forge à l'arrivée des migrants. « Le lignage Siko se serait par la suite déplacé pour rejoindre les émigrants d'Ayo et s'établir au milieu d'eux sur la hauteur de Dome, y fondant sur un terrain neuf la maison Adzamè » (Pazzi, II : 176-177).

9. Selon les nouvelles hypothèses de Pazzi (2012, I), les ancêtres fondateurs de Tado ne viendraient pas d'Oyo, mais de plus loin, vers le nord, d'une cité royale que les informateurs ne seraient plus en mesure de localiser, mais dont on a néanmoins gardé en mémoire le nom : Kwara, une ville dont les vestiges auraient été fouillés dans les années 1980 dans les environs de la cité marchande de Djenné dans la boucle du Niger, Jenne-Jeno (que Pazzi transcrit Dzanni ou Janni) par les archéologues américains Susan et Roderick McIntosh. Ces ancêtres seraient des Dzanu, un ethnonyme issu de la déformation de Dya ou Za, nom de la dynastie des Dia qui régnait à Koukia sur le Songhay dans la boucle du Niger entre le VII^e et le XII^e siècle, avant d'être défaits par celle des Si ou Sonni. Ces ancêtres seraient passés par Oyokoro (ancienne Oyo) au XI^e siècle, puis par Ketu, avant d'atteindre l'agglomération où vivaient les Alu, sous la conduite de Togbui-Anyi au XII^e siècle. Selon Pazzi (Pazzi, I : 35-36) : « Le nom apporté en pays Ke par les Dzanu renvoie effectivement à DZA (ou ZA), la célèbre dynastie qui a régné jusqu'au tournant du premier millénaire sur la boucle septentrionale du Niger et dont la cité, abandonnée quelques temps plus tard, vient d'être retrouvée au cours des fouilles effectuées juste au nord de Djenné. De cette ville royale des DZA, bientôt supplantée par le marché de l'or DZANNI ou JANNI (Djenne), la tradition Dzanu (gens de DZA) conserve aujourd'hui encore le souvenir du toponyme originel, Kwara, tout en ignorant sa réutilisation en tant qu'appellatif du fleuve Niger par les peuples qui, tout comme les Dzanu, avaient eux aussi quitté la ville, mais pour s'établir en aval sur les rives de sa grande voie d'eau ».

L'alliance entre ces divers groupes – trois, selon les traditions, deux selon la relecture de ces sources par Pazzi¹⁰ – de populations qui se rencontrent sur les bords du Mono pour former le peuple aja ou ajatado, est symbolisée par un récit mythique rapportée dans la géomancie de Afa, un système divinatoire parallèle à celui de Ifa des populations yoruba. Cette géomancie parle ainsi de trois royaumes primordiaux qui occupaient la terre : ajaxo, oyoxo et akpaxo, symbolisant respectivement kwara, Ayo et le peuplement archaïque des Kpè, ce dernier occupant la région ouest du Mono et que l'on ne retrouverait aujourd'hui que dans certains toponymes (Pazzi 2012, I: 32 ; II: 148) comme Kpando¹¹ ou Kpedome¹².

2. Au bout de l'itinérance : Togbui-Anyi, le héros culturel

Les traditions de Tado rapportent avec force détails les différentes péripéties de l'itinérance qui mena les ancêtres migrants de Ketu vers le Mono, et la fondation de Tado (Gayibor 1992). Mais l'épopée du groupe est occultée par celle de l'ancêtre-fondateur, Togbui-Anyi. Les traditions confèrent à ce personnage aux pouvoirs exceptionnels une allure mythique qui fait mettre en vérité son existence en doute, à commencer par son nom et ses origines.

DOCUMENT 1.1 : ÉMIGRATION DE TOGBUI-ANYI D'AYO. SON INSTALLATION À AZANMÈ, DÉNOMMÉ TADO

« Émigré d'Ayo -Old Oyo, Nigeria, après la mort de son père, le prince Togbe-Anyi s'installa à Ketu pendant plusieurs années avec de nombreux clans. Il y fonda un royaume qui fut éphémère à cause des divergences internes. Mais par la suite, le royaume d'Ayo favorisa la création de plusieurs autres villages dans le nord-ouest du Nigeria. Le royaume de Ketu éprouva des difficultés pour s'agrandir et sombra quelques années plus tard en raison de la persistance de ces mésententes. Ce fut d'abord la séparation des clans qui quittèrent l'un après l'autre la vieille cité de Ketu. Avec l'appui d'un grand nombre de lignages, Togbe-Anyi se décida enfin à abandonner Ketu et suivit une direction autre que celle des autres groupes. Chemin faisant, Togbe-Anyi et les siens trouvèrent d'autres groupements de réfugiés qui sont quand même arrivés à se rejoindre et se regrouper malgré leur petit nombre. Avec sa suite, Togbe-Anyi s'établit chez ces derniers pendant quelques jours et fit des avances aux premiers habitants de ces villages afin de gagner leur estime. Il procédait de la manière suivante. La nuit, de concert avec les siens, ils frappaient, à l'aide de fouets, sur des peaux

10. Il y rajoute plus loin un troisième groupe, celui des Tsa, population archaïque à l'est du Mono.

11. Foyer ancestral – *ado* – des Kpen, autre variante de Kpè.

12. Dans la matrice – *edo* – des Kpè.

de bête pendant que leurs épouses se mettaient à hurler de douleurs, comme si elles étaient maltraitées par leurs époux.

Si les habitants des lieux ne venaient pas s'enquérir des causes de ce remue-ménage et éventuellement porter secours aux « malheureuses victimes », ils levaient le camp et se remettaient en route le lendemain. Ils répétèrent maintes fois ce manège, s'éloignant chaque fois le cœur serré de Ketu avant d'atteindre Azanmè, petit village en début de création par quelques réfugiés d'Ayo. Togbe-Anyi répéta le manège et fut violemment interpellé pour avoir maltraité sa femme. Cette attitude impressionna favorablement Togbe-Anyi et l'incita à s'installer définitivement sur place avec les siens. [...] Togbe-Anyi, premier roi de Tado, fut englouti par la terre qui s'entrouvrit sous ses pas. Ses enfants recueillirent ses armes et ses habits. Par ailleurs on note aussi que la plus ancienne couronne du célèbre roi Togbe-Anyi fut emportée par le roi Sri au moment de sa fuite. Elle se trouve actuellement à Anloga. Étymologiquement, Aja signifie amegan, vieux, patriarche, seigneur. [...] De Togbe-Anyi jusqu'à nos jours¹³, il y a eu 143 rois à Tado, l'actuel souverain¹⁴ étant le 144ème¹⁵.

Le personnage

Le doute apparaît d'abord quant à son nom. Togbui-Anyi signifie littéralement « ancêtre abeille » ou « ancêtre terre ». Or, au culte rendu à ce personnage, sont étroitement associées la terre et l'abeille. Selon la tradition, Togbui-Anyi, sentant la fin prochaine, se serait enfermé dans sa case. Ne l'en voyant pas ressortir au bout de quelques jours, ses fils ouvrirent la porte. La case ne renfermait plus que ses habits ainsi que les attributs de la royauté. Leur géniteur avait disparu sous terre¹⁶. Quelque temps plus tard, s'éleva un monticule de terre (argile rouge, *anyi* au sud-ouest et *ayi* au sud-est de l'aire ajatado dans les langues gbe), à l'endroit où se serait produit ce prodige. Cette case fut évidemment transformée en sanctuaire et baptisée *Togbuihwé* (la demeure de l'ancêtre) où les Aja continuent de vénérer leur ancêtre ainsi mystérieusement disparu.

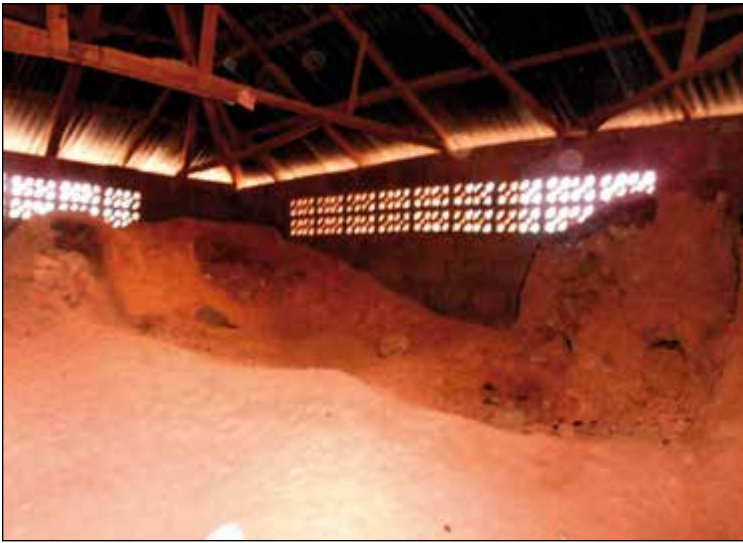
13. 1973.

14. Aja Kanumabu, décédé en 1999.

15. Monographie sur l'histoire de Tado (1942) de Blaise Amouzou et tradition recueillie sur l'histoire de Tado auprès de Benoît Amouzou en 1973, tous deux princes de Tado ; in : Gayibor 1992 : 21-22 et 30. Amouzou Blaise, alors écolier à Athiémé en 1934, servit de guide et d'interprète aux R. P. Truant et Bertho lors de leurs recherches sur les Aja de Tado. C'est à l'issue de ces recherches que le R.P. Bertho écrivit une série d'articles sur les Aja (cf. bibliographie). Amouzou Blaise fut élu député sous la présidence de S. Olympio. Amouzou Benoît, fonctionnaire dans les années 1950, obtint ses informations auprès des héritiers d'Alokpeto, roi de Tado sous les colonisations allemande et française.

16. On retrouve le récit de ce prodige dans bien des traditions historiques à travers l'Afrique où les héros fondateurs sont souvent ainsi mythifiés.

*Photo n° 1.1 : Vue partielle du monticule
du sanctuaire de Togbuihwe¹⁷*



A côté du monticule, se trouve une jarre dans laquelle furent déposés les armes et les habits de l'ancêtre. Bertho (1946 : 58) rapporte que, par la suite, les Aja pratiquant la crânotapie¹⁸, les crânes des souverains décédés étaient conservés dans cette jarre. Mais il ne put, lors de ses enquêtes sur le terrain en 1934, en vérifier le contenu car « elle était recouverte d'une marmite en terre et logeait en outre un essaim d'abeilles en pleine activité »¹⁹. Ces abeilles seraient, de l'avis d'Aja Kanoumabou²⁰, les gardiennes du sanctuaire. Tous les fidèles venant se recueillir et prier dans le sanctuaire sont tenus préalablement de se purifier avant de s'approcher des lieux : abstinence sexuelle, pureté d'intention, etc. Les téméraires, qui se passeraient de cette mise en condition ou qui s'approchaient du sanctuaire animés de mauvaises intentions envers leur prochain, en seraient immédiatement refoulés par l'essaim d'abeilles.

17. Ces vestiges donnent l'impression que les murs entourant le monticule à l'origine se seraient écroulés et que l'ensemble aurait été par la suite entouré d'un mur en ciment et couvert de tôles.

18. Un rituel également en usage auprès des Yoruba et des Goun de Hogbonou (Palau-Marti 1964 : 221-221).

19. Pazzi (1979 : 81) rapporte que Ajakanumabu lui aurait affirmé que cette jarre ne renfermait que les sandales et la couronne de Togbui-Anyi.

20. Roi de Tado (1956-1999).

Photo n° 1.2 : La jarre abritant un essaim d'abeilles

Le dénomatif *Anyi* fut donc probablement le nom symbolique attribué à ce personnage dans les traditions de Tado qui lui confèrent ainsi les prérogatives de maître du sol, à travers les pouvoirs de démiurge, prêtre de la terre, que concèdent les cérémonies d'intronisation à l'*Anyigbafio*.

L'Histoire n'a donc retenu de cet ancêtre fondateur que son nom fort²¹, dérivé du culte qui lui est rendu à travers le monticule d'argile symbolisant sa présence éternelle parmi les siens et les abeilles, gardiennes du sanctuaire.

Photo n° 1.3 : Un majestueux iroko à l'entrée du sanctuaire

21. Certains traditionnistes admettent en effet que l'ancêtre avait un nom courant dont plus personne ne se souvient.

Ses origines

Les origines de cet ancêtre posent également une énigme au chercheur. Il était en effet traditionnellement admis, jusqu'à un passé récent, que Togbui-Anyi serait un prince yoruba émigré d'Oyokoro vers Ketu avant de se fixer à Tado ; donc un *aremo*²² qui aurait fui les intrigues de palais si fréquentes à Oyokoro. Mais l'*anyigbanfio* Aja Kanoumabou²³, déclarant dans les années 1980 qu'il était temps de révéler la tradition secrète de la famille royale de Tado, affirma que Togbui-Anyi serait né à Tado. Deux vénérables notables de la ville renchérèrent en rapportant que Togbui-Anyi serait le petit-fils de Gagli, l'ancêtre des Alu, dont la fille, capturée lors d'un raid des guerriers yoruba, aurait été donnée en mariage à l'*alafin* d'Oyokoro. Elle donna naissance à un fils, Baba²⁴ qui, à la mort de son père, s'empara des *regalia* et s'enfuit se réfugier auprès de ses oncles maternels, à Azanmè où il régna jusqu'à sa mort. Il fut dès lors déifié sous le nom de Togbui-Anyi (Gayibor 1992 : 37-74), connu dans la région à travers le culte qui lui est rendu sous la forme de *Alu-gbede*²⁵.

Une tradition de Hogbonu²⁶ (Palau Marti 1964 : 98-99) évoque les circonstances dans lesquelles le pouvoir échut aux nouveaux-arrivants. Sous le règne d'Aholuho²⁷, parvint à Tado un groupe de Yoruba sous la conduite d'Adimola. Ce dernier, grand chasseur, bénéficia des faveurs du roi qui lui donna sa fille unique, Dako-Hwin, en mariage. L'alliance entre les deux clans aurait ainsi été conclue ; par la suite la dynastie yoruba ainsi installée à Tado imposa sa tradition d'origine à tout le groupe, tandis que le nom du clan royal, Azanu, fut conservé, le tout véhiculant deux traditions parallèles mais non contradictoires. En poussant le raisonnement plus loin, on peut inférer que Togbui-Anyi serait probablement l'un des descendants de ce couple et qu'il joua un rôle de premier plan dans la consolidation du pouvoir politique à Tado. Il est en tout cas significatif à cet effet que les

22. Titre des princes héritiers d'Oyokoro.

23. Dernier anyigbanfio de Tado (1956-1999).

24. « Père », en yoruba.

25. Rappelons enfin que, dans les traditions ewe, Togbui-Anyi (Togbe-Anyi chez les Ewe) est connu et vénéré sous le nom de Togbe-Nyigblin (ou Nyigbla selon les localités), dieu de la forge et des forgerons, dans un rôle « d'intermédiaire entre le monde des hommes et celui des puissances invisibles [qui] en fait un roi-prêtre et non un chef d'Etat à proprement parler. Garantissant la pérennité des cycles temporels et, par conséquent, le renouvellement des générations, il représente un principe divin, la force suprême sous les traits du forgeron mythique Nyigbla, libérateur des puissances génératrices » (Macé 2002 : 331) ; cf aussi de Surgy (1990 : 92-120). Ce culte, de l'avis de Pazzi (2012, II), serait lié à la diffusion de la métallurgie du fer dans notre région par les migrants dzanu venus de Kwara (Janni) qui l'aurait eux-mêmes héritée de la Nubie. Il sera répandu par les Xwla, à travers le Mono et aurait transité par le village de Togo avant de se répandre dans tout le pays ewe, mais plus spécifiquement auprès des Anlo.

26. Porto-Novu

27. Litt. : le vieux roi.

Ewe, bien que faisant référence à Tado, ne citent guère ce personnage dans leurs traditions d'origine.

Quoi qu'il en soit, c'est avec Togbui-Anyi que commence véritablement l'histoire des Aja, dans laquelle la fondation de Tado marque l'année zéro. Ce personnage éclipse, à lui tout seul en effet, toute l'histoire antérieure du groupe des migrants yoruba (ou présumés tels) venus se fondre aux populations autochtones Alu préalablement installés sur les lieux.

3. Qui sont les aja ?

De ce qui précède, il ressort que le peuple aja naquit de la vie en symbiose des divers groupes de population présentes sur le site de Tado au ^{xiii}^e siècle sous l'égide de Togbui-Anyi, dont le nom est toujours évoqué au début de tout rituel de dépréciation en pays aja²⁸. Tout se fera dorénavant par référence à lui et son sanctuaire à Tado deviendra par la suite le point de ralliement de tous les Aja, y compris ceux de la diaspora.

Mais ce vocable, en raison des multiples usages dont il est l'objet, est polysémique dans l'univers culturel où il a cours. Il relève ainsi d'un quadruple niveau de signification. D'abord sur le plan du mythe cosmogonique, il désigne l'un des royaumes mythiques primordiaux créés par Dieu. C'est le sens le plus ancien, préexistant, selon Pazzi (2012, I : 35), à la fondation de Tado²⁹ et remontant à la royauté de Kwara, tandis que le second est à dater de l'époque de Togbui-Anyi où il est devenu titre officiel des souverains³⁰. Dans un troisième temps, au cours de la période d'extension du royaume, s'opéra un glissement sémantique, les colonies nouvellement créées désignant la ville – résidence de l'aja (le roi) – par le même terme, parfois accolé comme préfixe à Tado, pour éviter la confusion : Ajatado. Enfin, dernière acception du terme, il sert à désigner les populations qui se réclament de cette origine et sont essentiellement regroupées dans les environs de Tado et de Tohou, alors qu'elles-mêmes se disent « *ajaviwo* : les fils d'aja ».

De ce noyau, par accroissement naturel et migrations diverses à différentes époques de l'Histoire, cette population se répandit, en y supplantant les groupes autochtones peu nombreux, sur un territoire géographiquement délimité par les cours inférieurs de la Volta à l'ouest et du Yéwa à l'est, qui la mettent respectivement en contact avec les aires d'occupation akan et yoruba. Cet espace s'avance, vers l'intérieur, sur une profondeur variable

28. Cf. le rôle d'Ano Aseman, roi du Aowin au ^{xvii}^e siècle, dans les rituels anyi-ndenye (Perrot 1982 : 460-461).

29. Que l'on retrouve à travers cette déclaration d'Aja Alokpéto à l'administrateur colonial Christian Marlo en 1933 : « Aja est plus ancien que Tado ».

30. Une tradition rapporte d'ailleurs à ce sujet que le titre royal *aja* signifie partager : « Nous devons tous profiter de la générosité du roi » ; d'où le surnom d'*ajaviwo* – les enfants d'aja – donné à tous les personnages qui gravitent autour du roi.

de 150 à 200 km, au contact des populations akpafou, ana et sa. Il s'ouvre, au sud, sur l'océan Atlantique.

Carte n° 1.1 : L'aire culturelle ajatado dans le golfe du Bénin



Les populations qui habitent la région ainsi délimitée étant, dans leur grande majorité, historiquement et culturellement d'origine aja, le terme ajatado³¹ s'est naturellement imposé pour désigner cette aire. Cette dénomination vient ainsi rectifier une longue méprise des réalités culturelles et sociolinguistiques de cette région. La célébrité du royaume fon du Danhome, après sa conquête de la côte par le roi Agadja dans les années 1730, suscita en effet de nombreuses relations de voyageurs ou de capitaines négriers qui le firent ainsi connaître aux XVIII^e et XIX^e siècles comme le seul État constitué de l'ancienne Côte dite des Esclaves. Cette situation évolua au début du XX^e siècle au profit des Ewe, en raison des travaux des missionnaires, ethnologues et linguistes allemands qui les révélèrent aux milieux scientifiques européens³². Westermann, à travers ses écrits notamment, conféra en effet à l'ewe le statut de langue matricielle dont seraient dérivés tous les parlers de l'aire ajatado³³ : une grossière méprise en réalité, qui

31. Cette dénomination, peu commune en vérité en dehors des milieux scientifiques, est cependant conforme, à notre avis, à l'histoire du peuplement, malgré les réserves de R. Pazzi (2012, I: 36).

32. C'est dès 1857 que le pasteur B. Schlegel publia un premier essai de codification de la langue ewe.

33. Les « chercheurs » français de l'époque ne firent pas mieux. Delafosse (1894: 5) a pu ainsi affirmer : « le dahoméen [entendez le fongbé] ... est le principal dialecte d'une famille

rejette dans l'oubli le dialecte aja, dont l'importance ne saurait être ignorée au sein de tous les idiomes de cet ensemble, que Capo (1990 : 114) estime à « plus d'une cinquantaine de parlers dont l'intelligibilité mutuelle de proche en proche dans notre aire culturelle est un indice de parenté génétique »³⁴ : un *continuum* dialectal divisé en cinq grandes sections, les dialectes aja, ewe, guin, fon et xwla-xweda désignés de nos jours sous le terme générique de langues gbe³⁵ (Capo 1983 : 47-57).

Les différentes populations concernées peuvent être singularisées en neuf groupes linguistiques (l'aja, l'ewe, le fon, l'ayizo, le xwla, le gun, le guin, le sahwè, le xweda), répartis entre le Ghana, le Togo et le Bénin. Mais ces différences ne sont en fait que conventionnelles ; tous ces parlers provenant de l'aja, il subsiste en réalité une intercompréhension de proche en proche entre eux.

Dans quelles conditions, à quel moment et comment les populations ajatado ont-elles pris possession du territoire ? Par quel processus cette différenciation linguistique s'est-elle opérée ? Voilà les questions essentielles dont les réponses constitueront la trame de l'histoire de la mise en place du peuplement de l'aire ajatado.

4. Les débuts de Tado

Les migrations légendaires

Le récit de la dispersion des sept petits-fils d'Oduduwa, fondateurs de nouveaux États, traduit le dynamisme du peuplement yoruba qui s'égailla dans la région à partir d'Ilé-Ifè. Les immigrants, d'un niveau technologique et politique plus élaboré, s'imposèrent aux diverses populations locales avec plus ou moins de facilité selon les endroits, y créant des colonies toutes nouvelles comme à Oyokoro, Ketu ou Sabè, ou bien évinçant les dynasties locales dont ils usurpèrent les fonctions à la tête des groupes en place, comme à Bénin³⁶. Mais les hypothèses de Pazzi (2012) évoquent, nous l'avons signalé plus haut, une origine remontant à l'ancienne cité de Jenne-Jenno fouillée par les archéologues américains Susan et Roderick McIntosh au cours des années 1980. Il est cependant probable que la migration vers Tado de ce peuplement archaïque, quelle que soit son origine, soit antérieure à la fondation du royaume d'Oyo.

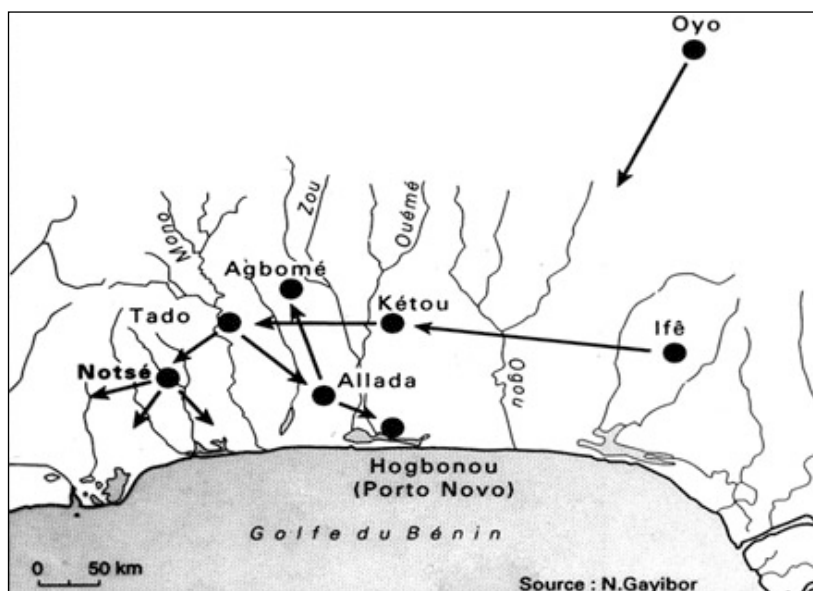
appelée èfé ou éoué [entendez ewe] ».

34. Mais, notons une précision importante de Capo (1990 : 114) : « aucun des parlers actuels (de la section aja) ne saurait être considéré comme la langue-mère de tous les parlers en question ».

35. Terme qui signifie la langue (parlée) dans tous ces dialectes.

36. Benin-City actuelle, à l'est du pays yoruba, au Nigeria.

Carte 1.2 : Les migrations ajatado



Fondation et développement de Tado

Les traditions aja et ewe désignent certes Ketu comme une étape importante de leur trajet en direction du pays aja ; celles de Ketu en revanche ne mentionnent aucunement un quelconque groupe aja ou ewe qui aurait transité par leur cité avant de repartir s'installer sur les bords du Mono. Il est donc évident que les immigrants n'avaient alors aucun trait singularisant au sein des groupes de populations se réclamant d'origine ifè ou autres groupes autochtones à leur passage dans cette localité, ou peut-être qu'ils n'y firent qu'un bref séjour.

A leur arrivée sur les bords du Mono, l'alliance conclue entre les immigrants et les autochtones permit à Togbui-Anyi (ou du moins à ses successeurs immédiats) de monter sur le trône. Comment s'opéra ce transfert du pouvoir ? Des traditions locales, il ressort que la renommée qui précédait les nouveaux venus facilita les alliances, symbolisées par un pacte de sang entre les divers responsables des divers groupes présents sur le site. Ainsi s'opéra un partage des pouvoirs entre les diverses communautés. A Togbui-Anyi et à ses descendants revint la charge politique de diriger le territoire. Mais ce pouvoir est contrebalancé par la nécessité de nommer les ministres au sein du clan des Siko qui disposent en même temps des prérogatives d'introniser le roi, en même temps prêtre des divinités tutélaires de Tado.

Photo n° 1.4 : Mégalithes au quartier Ahwetugbe à Tado³⁷*Photo D. Aguigah*

Quant aux Alu, présumés autochtones, ils sont chasseurs, agriculteurs, mais surtout forgerons. Les traditions les disent également fondeurs des cuirasses latéritiques pour en extraire des loupes de fer. Mais aucun vestige de cette activité n'a pourtant pas été découvert dans leur quartier³⁸. Des fondeurs, il y en eut pourtant, et les vestiges de cette activité sont représentés par les nombreux tells de scories et de laitiers (*aguinkpé* en aja³⁹), disséminés dans la brousse aux alentours de Tado. Les Alu, forts de la puissance mystique que leur conférait le secret de la forge, ne se souciaient guère, relatent les traditions – des intrigues politiques. Leur pouvoir ésotérique se manifeste surtout à l'occasion de l'intronisation des rois.

Les traditions locales évoquent les conditions dans lesquelles Togbui-Anyi accéda au pouvoir, en rapportant que les Yoruba parvinrent à Azanmè au cours d'une période de crises que Togbui-Anyi réussit à dénouer. Il aurait déclaré, suite à ce règlement : « Ce village, à compter de ce jour, sera à l'abri de tous les malheurs qui l'enjamberont sans s'abattre sur lui » (Gayibor 1992 : 34)⁴⁰. En aja, « enjamber » se dit « *a taado*⁴¹ » ou « *a saado*⁴² » ; d'où Sado ou Tado, nom de la nouvelle agglomération. Une autre tradition rapporte

37. Signe d'une occupation humaine très ancienne de la zone.

38. Les principaux quartiers de la ville ayant plusieurs fois changé de site, il est possible que les fondeurs alu aient occupé les sites de fonte avant leur installation dans leur actuel quartier.

39. Littéralement : « *pierre des divinités sylvestres* ». Ce dénominateur prouve bien que les Alu ne furent probablement pas les fondeurs dont les activités de production des loupes ont généré ces laitiers et scories ainsi nommés par leurs descendants.

40. Ou « halte au malheur », selon une autre tradition (Gayibor, 1992 : 22).

41. Dans la partie sud-ouest du Mono.

42. Au sud-est du Mono.

que les Azanu, premiers occupants du site, y auraient créé leur quartier au bord d'un étang, dans une zone marécageuse ; étang se dit « *Tankou* » en aja ; d'où l'expression « *atankoudoumé* » pour désigner le quartier, expression qui deviendra plus tard Atandoumé puis Tado.

Peut-on dater un événement aussi important que l'arrivée des immigrants yoruba⁴³ à Azanmè et leur alliance avec le clan des Azanu ?

Les nombreux vestiges archéologiques – notamment les fragments de tuyères et de scories – indiquent l'existence à Tado d'une activité métallurgique à une époque que les datations par thermoluminescence situent entre le ^x^e et le ^{xii}^e siècle⁴⁴, période probable de l'émergence de Tado.

Les quartiers de la cité

De nouvelles vagues d'immigrants affluèrent, venant renforcer les anciens quartiers ou en créant de nouveaux, tous plus ou moins éloignés les uns des autres et séparés par des aires de brousse. Il serait en réalité plus convenable de parler de plusieurs villages disséminés sur le site de Tado, subdivisés chacun en quartiers et portant le nom générique de Tado en plus de leur propre dénomination ; ainsi parle-t-on de Tado-Alu et Ahwetugbe (habités par les Alu), Tado-Dome (par les Azanu) ou Tado-Ajatchè (par les descendants du groupe de Togbui-Anyi).

Les Azanu, premiers occupants du site, y accueillirent successivement les Alu, puis les Yoruba. Le nom de Dome ne sera conféré que bien tardivement à ce quartier. Selon une tradition rapportée par le vieux Aholou de Dome, pour échapper aux cavaliers Yoruba, la population prit l'initiative d'entourer ce village d'une muraille ; or muraille se dit « *ado* » en aja ; d'où « *adome* : dans l'enceinte » expression qui, par apocope, donnera « Dome »⁴⁵.

Les Alu, présumés autochtones de la région du groupe Kpe (Pazzi, II), affirment être venus sur terre à Ayro, localité qui se situerait entre Tado et Agbome. Ils errèrent longtemps dans la région, créant des établissements éphémères çà et là, avant de fonder Glime – « *dans les murs* »-, où mourut Gagli, l'ancêtre conducteur du groupe. Poussés par la nécessité, ils abandonnèrent de nouveau cette localité pour se fixer à Azanmè où seraient déjà installés les Azanu. Ils y furent accueillis par Azan qui leur indiqua l'emplacement de leur futur quartier. Ils décidèrent de s'y établir définitivement, d'où l'expression « *Alu* » qui donnera le nom du clan. L'ancêtre conducteur du groupe, Gagli, « disparut sous terre » à Glime, et devint le dieu lare du clan, vénéré jusqu'à nos jours dans les ruines de Glime.

43. Ou présumés tels.

44. Les recherches archéologiques d'A. D. Aguigah ont permis de dater certains vestiges à environ 1050 de notre ère.

45. Une autre version rapporte que le village des migrants aurait été ainsi désigné dès sa création, car il fut entouré de fortifications.